

La pluie, la pluie à torrents, la pluie incessante nous avait tenu prisonniers toute la journée d'hier, depuis notre arrivée jusqu'au soir.

Et aujourd'hui c'est la même pluie encore, sous un ciel septentrional. L'impression d'être à Jérusalem est perdue, dans la banalité d'un hôtel de touristes ou nous sommes enfermés près du feu, ayant repris nos costumes et nos allures d'Occident.

Sur le soir, cependant, nous quittons l'hôtel pour la première fois : le consul général de France est venu nous offrir, avec la plus charmante bonne grâce, de nous mener entre deux averses chez les Pères Dominicains, qui habitent le voisinage en dehors des murailles et qui, dit-il, voudront bien sans doute consentir, sur sa prière, à être nos guides très éclairés dans la ville sainte.

Pendant une éclaircie, la porte de Damas nous charme au passage. C'est la plus farouche et la plus exquise des portes sarrasines. Elle découpe son ogive dans la grande muraille morne ; elle est flanquée de deux sombres tours ; elle est toute couronnée et hérissée de pointes de pierre, aigues comme des fers de lance ; haute et mystérieuse, elle a pris aujourd'hui, sous le vernis de l'eau ruisselante, une intense couleur de vieux bronze vert-de-grisé. En avant, des tentes bédouines se groupent, noirâtres, très basses à ses pieds. Et derrière, un coin de l'antique Jérusalem apparaît ; un nombre de remparts, enfermant des maisons à coupes, s'avance, sous le ciel de pluie, vers le désert de pierres qui est la campagne ; l'ensemble est de la même teinte de bronze verdâtre que la porte elle-même ; l'ensemble en paraît millénaire, abandonné et mort, mais c'est bien Jérusalem, la Jérusalem qu'on a vue sur les vénérables tableaux et images d'autrefois ; au sortir de l'horrible banlieue neuve, où fument des tuyaux d'usine, on croirait une vision sainte. (p.49-51)

Les Dominicains blancs nous reçoivent dans leur petit parloir monacal. Dans leur jardin, ils nous mènent à la première embellie, ils ont fait des fouilles profondes et découvert de précieuses ruines. Toute cette terre de Jérusalem, tant de fois remuée, retournée, pendant les sièges, les assauts, les destructions, est encore pleine de débris et de documents inconnus.

À trois cents mètres de la porte de Damas, Saint Etienne fut mis à mort dans un champ, et l'impératrice Eudoxie, pour consacrer l'emplacement du martyr, y fit élever une église. Les moines ont retrouvé les restes de cette église, son beau parquet de mosaïque encore intact, et les socles de ses colonnes de marbres, brisées toutes à un pied du sol ; c'est le terrible Khosroës, grand destructeur de chrétiens, qui, vers le milieu du VIIe siècle, a fait anéantir ce saint lieu. Auprès, se voient aussi les fondations de la chapelle plus modeste que plus tard les croisés élevèrent à la mémoire de Saint Etienne, et qui fut rasée à son tour quand revint s'abattre sur les Jérusalem le torrent sarrasin. Tous ces pauvres débris glorieux nous apparaissent là, trempés de pluie, au milieu des récents déblais, mêlés encore à cette terre qui, pendant des siècles, les avait gardés et cachés. (p.52/53)

Encore une averse qui tombe, lavant à grande eau les marbres, les mosaïques de l'impératrice Eudoxie. Alors nous courons tous nous réfugier dans les tombeaux que les moines ont aussi découverts sous leur jardin : toute une petite nécropole souterraine, avec des sépulcres alignés et étagés, où s'émiettent des ossements deux fois millénaire. Les dominicains y enterrent à présent les morts de la communauté, chrétiens troublés de nos temps, qui vont là dormir à côté de leurs frères des premiers siècles. (p.53)

La pluie va finir. A pied, avec un Arabe quelconque pour guide, je m'échappe seul de l'hôtel pour courir enfin au Saint-Sépulcre. C'est dans la direction opposée à celle des Dominicains, presque au cœur de Jérusalem, par des petites rues étroites, tortueuses, entre des murs vieux comme les croisades, sans fenêtres et sans toits. Sur les pavés mouillés, sous le ciel encore obscur, circulent les costumes d'Orient, turcs, bédouins ou juifs, et les femmes drapées en fantôme, musulmanes sous des voiles sombres, chrétiennes sous des voiles blancs.

La ville est restée sarrasine. Distraitement, je perçois que nous traversons un bazar oriental, où les échoppes sont occupées par des vendeurs à turban ; dans la pénombre des ruelles couvertes, passent à la file des chameaux lents et énormes, qui nous obligent à entrer sous des portes. Maintenant, il faut se ranger encore, pour un étrange et long défilé de femmes russes, toutes sexagénaires pour le moins, qui

marchent vite, appuyées sur des bâtons ; vieilles robes fanées, vieux parapluies, vieilles touloupes de fourrure, figures de fatigue et de souffrance qu'encadrent des mouchoirs noirs ; ensemble noirâtre et triste, au milieu de cet Orient coloré. Elles marchent vite, l'allure à la fois surexcitée et épuisée, bousculant tout sans voir, comme des somnambules, les yeux anesthésiés, grands ouverts dans un rêve céleste. Et des moujiks par centaines leur succèdent, ayant les mêmes regards d'extase; tous, âgés et sordides, longues barbes grises, longs cheveux gris échappent de bonnets à poil; sur les poitrines beaucoup de médailles, indiquant d'anciens soldats. Entrés hier dans la ville sainte, ils reviennent de leur première visite à ce lieu d'adoration où je vais aller à mon tour ; pauvres pèlerins qui arrivent ici par milliers, cheminant à pied, couchant dehors sous la pluie ou la neige, souffrant de la faim, et laissant des morts sur la route. (p.55/56)

A mesure qu'on approche, les objets d'Orient dans les échoppes font place à des objets d'obscur piété chrétienne : chapelets par milliers, croix, lampes religieuses, images ou icônes. Et la foule est plus serrée, et d'autres pèlerins, des vieux mujiks, des vieilles matouchkas, stationnent pour acheter d'humides petits rosaires en bois, d'humides petits crucifix de deux sous, qu'ils emporteront d'ici comme des reliques à jamais sacrées...

Enfin, dans un mur vieux et fruste comme un rocher, s'ouvre une porte informe, tout étroite, toute basse, et, par une série de marches descendantes, on accède à une place surplombée de hautes murailles sombres, en face de la basilique du Saint-Sépulcre.

Sur cette place, il est d'usage de se découvrir, dès que le Saint-Sépulcre apparaît ; on y passe tête nue, même si l'on ne fait que la traverser pour continuer sa route dans Jérusalem. Elle est encombrée de pauvres et de pauvresses, qui mendient en chantant; de pèlerins qui prient ; de vendeurs de croix et de chapelets, qui ont leurs petits étalages à terre, sur les vieilles dalles usées et vénérables. Parmi les pavés, parmi les marches, surgissent les socles encore enracinés des colonnes qui jadis supportaient des basiliques, et qui ont été rasées, comme celle de l'église Saint-Étienne, à de lointaines et douteuses époques ; tout est amoncellement de débris, dans cette ville qui a subi vingt sièges, que tous les fanatismes ont saccagé.

Les hautes murailles, en pierres d'un brun rougeâtre, qui forment les côtés de la place, sont des couvents ou des chapelles - et on dirait des forteresses. Au fond, plus haute et plus sombre que tout, se dresse cette masse effritée, brisée, qui est la façade du Saint-Sépulcre, et qui a pris les aspects, les irrégularités d'une grande roche ; elle a deux énormes portes du XIIe siècle, encadrées d'ornements d'un archaïsme étrange ; l'une murée, l'autre, grande ouverte, laisse voir, dans l'obscurité intérieur, des milliers de petites flammes. Des chants, des cris, des lamentations discordantes, lugubres à entendre, s'en échappent avec des senteurs d'encens...(p.56/57)

C'est vers le lieu Saint des Arabes que nous nous dirigeons ce matin, vers cette mosquée d'Omar réputée merveilleuse et vénérable entre toutes. Le consul général de France et le père S ,un Dominicain célèbre par ses études bibliques, veulent bien nous accompagner - et un janissaire du consulat nous précède sans lequel les abords mêmes de la mosquée nous seraient interdits.

Nous nous en allons par des rues étroites, sinistres malgré le soleil, entre de vieux murs sans fenêtres, faits de débris de toutes les époques de l'histoire et où, ça et là, s'encastrent une pierre hébraïque, un marbre romain. A mesure que nous avançons, tout devient plus en ruines, plus vide et plus mort, jusqu'à ce saint quartier, d'une désolation infinie, qui renferme la mosquée et dont toutes les issues sont gardées par des sentinelles turcs interdisant le passage aux chrétiens.

Grâce au janissaire, nous franchissons cette fanatique ceinture, et alors, par une série de petites portes délabrées, nous débouchons sur une esplanade gigantesque, une sorte mélancolique désert, où l'herbe pousse entre les dalles comme dans une prairie, où pas un être humain apparaît : c'est le Haram El Sharif, l'enceinte sacrée. Au milieu, et très loin de nous, qui arrivons par un des angles de cette place immense, se dresse solitaire un surprenant édifice tout bleu, d'un bleu exquis et rare, il semble quelque vieux palais enchanté revêtu de turquoise : c'est cela la mosquée d' Omar, la merveille de l'islam. Quelle solitude, grandiose et farouche, les Arabes ont su maintenir autour de leur mosquée bleue!

Sur chacun de ses côtés, qui entourent au moins 500 mètres de longueur, cette place est bordée de constructions d'un aspect sombre, informe à force de caducité, incompréhensible à force de réparations et de changements faits à toutes les époques de l'ancienne histoire : dans les bases, des pierres cyclopéennes, vestiges encore debout des enceintes de Salomon, par-dessus, des débris des citadelles d'Hérode, des débris du prétoire où siégea Ponce-Pilate et d'où le Christ partit pour le calvaire : puis, les Sarrasins et les croisés après eux ont bouleversé, saccagé ces choses, et, en dernier lieu, les Sarrasins encore, redevenus les maîtres ici, ont grillé ou muré les fenêtres, élevé au hasard leurs minarets et posé au faîte des édifices les pointes de leur créneaux aigus. Le temps niveleur a jeté sur le tout son uniforme couleur de vieille terre cuite rougeâtre, ses plantes de murailles, son même délabrement, sa même poussière. L'ensemble, emmêlé, fait de pièces et de morceaux, formidable encore dans sa vieillesse millénaire, raconte le néant humain, l'effondrement des civilisations et des races, répand une tristesse infinie sur le petit désert de cette esplanade où s'isole là-bas le beau palais bleu surmonté de sa coupole et de son croissant, la belle et incomparable mosquée d'Omar. (p.67 - 69)

A mesure qu'on s'avance dans cette solitude, dallée de grandes pierres blanches et quand même envahie par les herbes comme un cimetière, le revêtement de la mosquée bleue se précise: on dirait, sur les murs, une joaillerie nuancée, ajourée, mi-partie de turquoise pâle et de lapis violent, avec un peu de jaune, un peu de blanc, un peu de vert, un peu de noir, sobrement employés en très fines arabesques. (p.69)

Parmi quelques cyprès à bout de sève, quelques très vieux oliviers mourants, une série d'édicules secondaires, épars vers le centre de l'esplanade, font cortège à cette mosquée, qui est la grande merveille du milieu : deux petits mihrabs de marbre, des arceaux légers, des petits arc-de-triomphe, un kiosque à colonnes, revêtu lui aussi de joaillerie bleue. Tout cela, si déjeté, si mélancolique, avec un tel air d'abandon, sur cette place immense où le printemps a mis entre toutes les dalles des guirlandes de marguerites, de boutons d'or et d'avoine folle!... De près, on aperçoit que ces élégantes et frêles petites constructions sarrasines sont composées avec des débris d'églises

chrétiennes ou de temples antiques; les colonnes, les frises de marbre, tout est disparate, arraché ici à une chapelle des croisades, là à une basilique des empereurs grecs, un temple de Vénus ou bien à une synagogue. Si l'arrangement général est arabe, calme, empreint de la grâce des palais d'Aladin, le détail est plein d'enseignements sur la fragilité des religions et des empires ; le détail consacre le souvenir des grandes guerres exterminatrices, les sacs horribles, de journées où « le sang coulait ici comme de l'eau et où les égorgements ne finissaient que quand les soldats étaient fatigués de tuer ». (p.69/70)

Il y a surtout ce kiosque bleu, voisin de la mosquée bleu, qui raconterait lui seul l'effroyable passé de Jérusalem. Sa double rangée de colonnes de marbre est comme un musée de débris de tous les temps ; on y voit des chapiteaux grecs, romains, byzantins ou hébraïques; d'autres, d'un âge imprécis, d'un style sauvage et presque inconnu. (p.70)

Au début encore hésitant de l'Islam, cette mosquée, visitée en songe par Mahomet, rivalisait avec la sainte Ka'aba, et c'est vers son rocher noir que se tournaient pendant leur prière les musulmans primitifs. Aujourd'hui encore l'esplanade qui l'entoure, toute cette enceinte grandiose et desserte du Haram El Sharif, dont les sentinelles turcs gardent les portes, est considérée par les Arabes comme le lieu le plus saint de la terre, après la Mecque et Médine ; jusqu'au milieu de notre siècle, et elle était si farouchement défendue, qu'un chrétien aurait joué sa vie en essayant d'y pénétrer et c'est depuis quelques années seulement que l'accès en est ouvert aux hommes de toutes les religions , - en dehors de certains jours consacrés, et la condition d'être accompagnés d'un janissaire porteur d'un certain permis du pacha de Jérusalem.- Les juifs cependant, par crainte religieuse, n'y viennent jamais ; jadis, c'était le temple du seigneur, et ils redoutent de marcher sans le savoir sur le lieu du Saint des Saints dont la position n'est pas exactement définie. (p. 77)

Tout au fond de l'immense place, s'ouvre, parmi de vieux cyprès, une autre mosquée millénaire et très vénérée en islam, - El Aksa (la mosquée éloignée), - dont les colonnes, les chapiteaux disparates proviennent aussi de la destruction de temples païens ou églises chrétiennes des premiers siècles à l'époque des croisades, elle donna

son nom aux chevaliers qui l'occupaient : les Templiers. Si belle qu'elle soit d'une façon absolue, nous ne pouvons plus l'admirer, après cette inimaginable mosquée du rocher, d'où nous venons de sortir. (p.77/78)

Maintenant, nous errons sur l'herbe triste et sur les larges pierres blanches, au beau soleil de cette matinée de printemps, - petit groupe perdu dans les solitudes de ce lieu très saint. Par place, les dalles sont absentes, alors les foins et les fleurs poussent librement comme dans une prairie. Et, autour de la mosquée couleur de turquoise, ce groupent, s'arrangent différemment, au hasard de notre promenade, les petits édicules singuliers qui l'entourent, le kiosque bleu, les mihrabs et les arcs de triomphe de marbre, quelques oliviers caducs et les quelques grands cyprès mourants, quelle imposante désolation dans cette enceinte qui est comme le cœur silencieux de la Jérusalem antique.

En un point où l'esplanade domine à pic des ravins qu'on ne soupçonnait pas, il y a des étroites fenêtres de siège, percées dans le mur d'enceinte.

- Tenez! me dit le père blanc en m'indiquant de la main une de ces meurtrières.

Et mes yeux suivent son geste, pour regarder par là...

Oh! Sur quel sombre abîme elle donne !

Un abîme très spécial, que j'aperçois ce matin pour la première fois, et que je reconnais cependant tout de suite : la vallée de Josaphat ! Par l'étroite meurtrière, je la contemple sous mes pieds, avec un frisson...

Tout en bas, dans ses derniers replis, le lit du Kédron desséché. Sur le versant d'en face, ces choses, d'un aspect et d'une tristesse uniques au monde, qui s'appellent les tombeaux d'Absalon et de Josaphat. Puis dans un silence aussi morne que celui d'ici, dans une solitude qui continue celle de la sainte esplanade, tous les déploiements de la vallée pleine de morts. Des tombes et des tombes, semées à l'infini, pierres pareilles, innombrables comme les cailloux des plages...(p.79/80)

Maintenant nous descendons sous le Haram El Sharif - car, dans toute la partie qui surplombe la vallée de Josaphat, cette plaine déserte est

factice, soutenue en l'air par une substructure géante, par un monde de piliers et d'arceaux. Et c'est le roi Salomon qui, en cette conception grandiose d'homme des vieux temps, imagina d'augmenter ainsi l'esplanade du temple pour la rendre plus magnifique.

Sortes de catacombes aux séries d'arcades parallèles, aux voûtes frangées de stalactites, les dessous du Haram El Sharif donnent la mesure de l'énormité des œuvres du passé, leur puissance en comparaison des nôtres. A l'époque des croisades, ce souterrain de Salomon servit à loger les cavaleries des Francs et on y voit encore, scellés aux murailles, les anneaux de fer ou les chevaliers Templiers attachaient leurs chevaux. (p.80/81)

Dans l'enceinte du Haram al-Sharif, sont restées visibles deux portes du temple de Jérusalem.

L'une, la porte Dorée, qui donne sur la vallée du Cidron et par laquelle - suivant une tradition acceptable - le Christ entra, aux acclamations du peuple juif, le jour des Rameaux. Une maçonnerie sarrasine la ferme aujourd'hui complètement ; elle a du reste été remaniée, à plusieurs lointaines époques, en des styles très divers. L'autre, la porte Double, également muré de nos jours, fut jadis cette porte du milieu, par où l'on montait au temple, venant d'Ophel et qui sans doute vit passer de compagnie Salomon et la reine de Saba. Les archéologues discutent si ses derniers remaniements datent de l'époque d'Hérode ou de l'époque byzantine. Elle est environnée de souterrains qui ont gardé leur mystère et pose sur des assises cyclopéennes ; bien plus que la précédente, elle donne le sentiment d'une antiquité lourde et ténébreuse. La colonne monolithe, qui la partage en son milieu, est vraisemblablement un dernier vestige resté debout du temple Salomonien ; elle est trapue, monstrueuse, terminée par un chapiteau naïf représentant des palmes ; le linteau qu'elle supporte est une de ces pierres colossales que les hommes d'autrefois avaient le secret de remuer comme des pailles, mais qui écraserait sous leur poids nos machines modernes. Tout l'ensemble de cette porte double , incompréhensible sous les entassements de plâtre et de chaux épaisse, demeure là comme le débris de quelque construction faite, dans la nuit du passé, par des géants. Devant cette colonne et ce linteau, l'imagination cherche ce que pouvait être, dans sa magnifique énormité

primitive, le temple du Seigneur - devenu aujourd'hui ce désert du Haram-El-Sharif où trône solitairement une mosquée bleue...

C'est vendredi soir, le moment traditionnel où, chaque semaine, les Juifs vont pleurer, en un lieu spécial concédé par les Turcs, sur les ruines de ce temple de Salomon. Et nous voulons passer, avant la nuit, par cette place de Lamentations. Après les terrains vides, nous atteignons maintenant d'étroites ruelles, jonchées d'immondices, et enfin une sorte d'enclos, rempli du remuement d'une foule étrange qui gémit ensemble à voix basse et cadencée. Déjà commence le vague crépuscule. Le fond de cette place, entourée de sombres murs, est fermé, écrasé par une formidable construction salomonienne, un fragment de l'enceinte du Temple, tout en blocs monstrueux et pareils.

Et des hommes en longues robes de velours, agités d'une sorte de dandinement général nous apparaissent là vus de dos, faisant face ce débris gigantesque, heurtant du front ces pierres et murmurant une sorte de mélodie tremblante. Les robes sont magnifiques : velours noirs, des velours bleus, des velours violets ou cramoisis, doublés de pelleterie précieuse. Les calottes sont toutes en velours noir, - bordées de fourrure à longs poils..

Contre la muraille du Temple, contre le dernier débris de leur splendeur passée, ce sont les lamentations de Jérémie qu'ils redisent tous, en cadence au dandinement rapide des corps:

- A cause du temple qui est détruit, s'écria le rabbin.
- Nous sommes assis solitaires et nous pleurons ! répond la foule.
- A cause de nos murs qui sont abattus,
- Nous sommes assis solitaires et nous pleurons !
- A cause notre majesté qui est passée, à cause de nos grands hommes qui ont péri,
- Nous sommes assis solitaires et nous pleurons !

Et il y en a deux ou trois, de ces vieux, qui versent de vraies larmes, qui ont posé leur bible dans les trous de pierre, pour avoir les mains libres et les agiter au-dessus de leur tête.

Si les crânes branlants et les barbes blanches sont en majorité au pied du Mur des Pleurs, c'est que de tous les coins du monde ou Israël est dispersé, ses fils reviennent ici quand ils sentent leur fin proche, afin d'être enterrés dans la sainte vallée de Josaphat. Et Jérusalem s'encombre de plus en plus de vieillards accourus pour y mourir. (p.118-121)

En soi, cela est unique, touchant et sublime : après tant de malheurs inouïs, après tant de siècles d'exil, de dispersion, l'attachement inébranlable de ce peuple à une patrie perdue! Devant ce Mur des Pleurs, le mystère des prophéties apparaît plus inexplicable et plus saisissant. L'esprit se recueille, confondu de ces destinées d'Israël, sans précédent, sans analogue dans l'histoire des hommes, impossible à prévoir, et cependant prédite, aux temps même de la splendeur de sillon, avec inquiétante précision de détails.

- Ramène les enfants de Jérusalem! Hâte-toi, hâte-toi, libérateur de Sion !

Et les vieilles mains caressent les pierres, et les vieux fronts cognent le mur, et, en cadence se secouent les vieux cheveux, les vieilles papillotes...(p.122/123)

Pendant notre courte absence il est arrivé ici chaque jour des pèlerinages nouveaux. C'est l'époque de la grande animation de Jérusalem. De tous côtés, les foules accourent et les églises se préparent pour la fête de Pâques qui sera bientôt. Les rues étroites sont encombrées de gens de tous les pays du monde. Il passe des cortèges de pèlerins chantant des cantiques, les cortèges de petits enfants grecs, psalmodiant à voix nasillarde et haute; des processions se croisent avec des défilés de mules au harnais brodés de coquillages, dont les innombrables clochettes sonnent comme des carillons d'églises ; et, conduites par des Bédouins sauvages, des chameaux entravent le tout, grandes bêtes inoffensives et lentes, accrochant les devantures des vendeurs de croix ou de chapelets avec leur fardeaux trop larges. L'odeur des encens ce qu'on brûle est partout dans l'air. Et le son grave, le son étrange des trompettes turques perce la vague clameur d'adoration qui s'échappe des chapelles, des couvents et des rues, toujours plus grande aux approches de cette pas Pâques des Grecs. (p.152/153)

A la tombée du jour, je descends vers le Cédron.

C'est l'heure où des mélancolies, presque des terreurs, sans forme et sans nom, vont s'épandre sur cette vallée du jugement dernier. A un tournant du chemin, elle se découvre, silencieuse et profonde. J'y arrive par le côté de l'Islam, qui est déjà dans une ombre presque crépusculaire, quand en face, les myriades de tombes juives, les ruines de Siloé et d'Ophel avec leur cavernes et leur sépulcres resplendent encore dans une rouge fantasmagorie ; chaque soir depuis toujours, il en va de même - et c'est l'inverse des matins, où le rose des aurores commence par envahir le côté musulman, tandis que le côté d'Israël tarde à s'éclairer ; entre les deux zones de cimetières qui se regardent, c'est sans trêve le même jeu, les mêmes alternances de lumière renouvelées infiniment.

Ce soir, elle est vide, à son ordinaire, la vallée de Josaphat ; à peine dans toute son étendue, apercevrait-on, çà et là accrochés aux flancs des collines, quelque berger bédouin gardant des chèvres. Elle est vide et sombrement recueillie. A travers son silence, des appels d'oiseaux, - et puis, en différents points des lointains, le petit martelage sec et sonore des sculpteurs de tombes, éternellement occupés ici à la veine besogne de graver des noms sur des pierres ; les cimetières de cette vallée ne chôment jamais et la terre y travaille jour et nuit à absorber les cadavres. D'abord je m'étais arrêté pour la regarder d'en haut, de l'angle surplombant des murailles du temple. Maintenant, je descends, plongeant dans les tristesses d'en bas, par les petits sentiers envahis d'herbes et piqués d'anémones rouges ; la grande ombre des remparts de Jérusalem y descend avec moi, semble m'y suivre, très vite allongée, à mesure que le soleil s'en va. Au milieu des tombes c'est, de jour en jour, un peu plus grand luxe de fleurs - un luxe du reste qui sera très éphémère, en ce pays tout de suite desséché, tout de suite brûlé dès le printemps.

J'ai devant moi maintenant les trois mausolées si étrangement funèbres, les tombeaux de Saint Jacques, d'Absalon et de Josaphat, les trois grands monolithes de granit rougeâtre qui président à l'assemblée des pierres tombales. (p.168-170)

Revenu sur mes pas, je remonte dans la partie musulmane de la vallée, par ses escarpements des collines de l'ouest que couronne la longue

muraille de Jérusalem, dentelées de créneaux sur le ciel jaune.
(p.170/171)

La lumière s'en va. Et les pâtres bédouins rentrent vers Siloë, avec des mélancoliques ritournelles de musette... Sur la fin de mon errante promenade, je me souviens que c'est aujourd'hui vendredi ; alors une curiosité de désœuvré me ramène, à travers les solitudes de la ville basse, jusqu' à ce mur des pleurs où j'étais vendredi dernier.

Dans les ruelles qui y conduisent, encombrées de chiens morts, de chats morts, d'immondices de toutes sortes, je rencontre une foule qui s'y rend aussi, par intérêt moqueur, tout un pèlerinage napolitain escorté de moines, hommes et femmes ayant sur la poitrine la croix rouge, comme ces hordes bruyantes, qui dans notre Midi français, se rendent à Lourdes.

Au pied du mur du Temple, j'arrive avec ce flot profane. Vieilles robes de velours, vieilles papillotes grises, vieilles mains levées pour maudire, ils sont là fidèlement, les anciens d'Israël, qui bientôt iront féconder les herbes de la vallée de Josaphat ; moins nombreux que la dernière fois, cependant, et moins tranquilles aussi pour chanter les lamentations de leur prophète.

Avant nous, qui entrons comme une invasion, déjà une bande d'enfants arabes était là pour les tourmenter : des petits déguisés en bêtes, en chiens, sous des sacs de toile bise, et venant à quatre pattes, avec des rires fous, leur aboyer dans les jambes. Ce soir, ils me font pitié une pitié profonde, les vieux dos voûtés. (p.170-172)

Je dois passer mes heures aujourd'hui au milieu des représentants de cette attachante Arménie, dont l'histoire n'a cessé, depuis l'antiquité, d'être tourmentée et douloureuse.

Les concessions arméniennes, fortifiées comme des citadelles du Moyen Âge, occupent presque la moitié du mont Sion, dans l'autre partie, celle du levant, appartient aux Israélites...

Avant de commencer notre promenade dans ce quartier très spécial, nous voulons faire une visite de remerciement à Sa Béatitude le Patriarche, et, dans une salle de réception grande comme une salle de palais, on nous fait entrer pour l'attendre, il arrive bientôt par une

porte dont la tenture est soulevée presque rituellement par deux prêtres en capuchons noirs, il s'assied près de nous sur son trône. Il a une tête admirable sous l'austère capuchon du deuil, des traits fins d'une acétique pâleur, une barbe blanche de prophète, des yeux et des sourcils d'un noir oriental. Dans son accueil, dans son sourire, dans toute sa personne, une grâce distinguée et charmante, et une nuance d'étrangeté asiatique. Au milieu de ce cérémonial et de ce lieu ancien, il a l'air d'un prélat des vieux temps. Il nous reçoit d'ailleurs à la turque,- avec le café, la cigarette et la traditionnelle confiture de rose.

En plus de l'église et des couvents, les quartiers arméniens renferment une immense et antique hôtellerie capable de contenir près de trois mille pèlerins, entre des murailles de trois ou quatre mètres d'épaisseur, avec des silos à provisions et une citerne pouvant fournir de l'eau pour quatre années : toutes les précautions de jadis contre les sièges, les surprises, les massacres. (p.174/ 175)

L'église, nous pénétrons en dernier lieu, est une des plus anciennes et des plus curieuses de Jérusalem. Près de sa porte extérieure, se trouve encore, pour appeler les fidèles, l'antique simandre, avec lequel nous avons fait connaissance au couvent du Sinai. Intérieurement, elle tient de la basilique byzantine, de la mosquée et aussi du palais arabe par le revêtement de précieuses faïences bleues qui recouvrent toutes ces murailles et toutes ces massifs piliers. Les trônes pour les patriarches, les petites portes des sacristies et des dépendances sont en mosaïque de nacre et d'écaille, d'un très vieux travail oriental. De la voûte descendent des quantités d'œufs d'autruche enchâssés de bizarres montures d'argent ciselé ; sur le maître-autel, pose un triptyque d'or fin à émaux translucides. Des tapis de Turquie, bleus, jaunes ou roses, étendent sur les dalles leur épaisse couche de velours. Et de grands voiles, tombant d'en haut, masquent les trois tabernacles du fond ; - on les change, nous dit-on, chaque semaine ; dans quelques jours pour la fête de Pâques, figureront les plus somptueux, en ce moment, ceux qui sont en place et sur lesquels se voient des séries de personnages hiératiques, ont été envoyés, il y a une centaine d'années, par des Arméniens de l'Inde. (p.175/ 176)

A gauche, en entrant dans la basilique, une sorte de niche en marbre, comme creusée dans l'épaisseur du mur, est le lieu où fut décapité Saint-Jacques et où sa tête est gardée. (Son corps, comme on sait, est en Espagne, à Compostelle.

Dans des chapelles secondaires, dans les recoins qui communiquent avec l'église par les petites portes nacre, on nous fait visiter d'autres curieux tabernacles d'un aspect singulier et presque hindou, voilés par les portières anciennes en velours de Damas ou en soie de Brousse. On nous y montre même des colonnes arrachées jadis à la mosquée de Omar, et d'ailleurs très reconnaissables. A Jérusalem, où tout est confusion de débris et de splendeur, ces échanges ne surprennent plus ; au fond de nos esprits, est assise la notion des tourmentes qui ont passé sur cette ville aujourd'hui au calme de la fin, la notion des bouleversements inouïs qui ont retourné vingt fois son vieux sol de cimetière...

Dans une sacristie, revêtu d'extraordinaires faïences sans âge, le prêtre d'Arménie qui nous guide, tout à coup s' exalte et s'indigne contre Khosroës II, le terrible, qui, afin de ne rien pour omettre dans ses destructions, passa cinq années ici à ruiner de fond en comble les églises, à briser tout ce qui ne pouvait être enlevé, qui emmena en captivité plus de cinq mille moines et emporta jusqu'au fond de la Perse la vraie croix. Comme c'est étrange, à notre époque, entendre quelqu'un qui frémit au souvenir de Khosroës! Plus encore que cette mise en scène dont nous sommes ici entourés, cela nous fait perdre pour un instant toute notion du présent siècle. (p.177/178)

Puisque je suis sur le mont Sion, je vais, jusqu'au coucher du soleil, errer chez ces juifs qui, surtout depuis les dernières persécutions russes, reviennent en masse vers Jérusalem.

C'est aujourd'hui le jour du sabbat, et le calme règne dans leur quartier. Fermées, toutes les petites échoppes où se brocantent la guénille et la ferraille, on n'entend plus le martelage coutumier des innombrables ferblantiers. Les belles robes de velours et les loques de fourrure qui sont sortis hier au soir des coffres, pour aller au mur des Pleurs, circulent aujourd'hui au soleil d'avril. Plusieurs personnages en habits de fête se promènent, par les rues étroites, le livre de psaumes à la main. (p.179)